

—Quand viendra M. René, demain, expliqua Régine, n'oubliez pas de lui remettre ma lettre.

—Oui, mademoiselle.

—Au revoir, Lorillard, ajouta le colonel. Nous t'attendrons le plus tôt possible à Rolleboise... Cocher, nous sommes prêts.

Le conducteur toucha ses chevaux, et la voiture roula. Médéric la suivit, au pas gymnastique. Cette idée se dessinait en lui : Etre là, à la gare, comme par hasard, et saluer, une dernière fois son colonel. Il prit par des rues qui raccourcissaient. Il trottait ferme, le bancal à la main. A un carrefour, il faillit renverser un officier. Il s'arrêta, reconnaissant René.

—A mon lieutenant !

—Vous, Médéric, qu'y a-t-il ?

—Le colonel part, à l'instant. Je me promenais sur la route d'Aixe...

—Impossible. Il m'attend, demain, pour déjeuner.

—Il aura changé d'avis.

—Ah ! j'aurais dû m'en douter, interrompit René. Régine était trop vaillante, elle me trompait.

Il tressaillit, ce disant, comme sous le coup d'une idée subite, et consulta sa montre.

—Le train part à dix heures cinquante-trois, il est dix heures quarante-cinq. Nous aurons le temps. Merci, Médéric.

René, en courant aussi, rebroussa chemin, et revint au mess qu'il quittait à l'instant. Les officiers y étaient encore.

—Messieurs, annonça René, je vous demande pardon d'interrompre vos plaisirs. Le colonel part dans huit minutes.

—Quel colonel ? demanda d'Espeuil.

—Le colonel Mauregard, le brave colonel Mauregard, répéta-t-il, avec énergie, et je vous propose, mes chers camarades, nous avons le temps, d'aller lui serrer la main.

—Parbleu, répondit Lauzière, redevenu sérieux, prenons nos sabres et partons.

—Huit minutes, nous arriverons trop tard, remarqua d'Espeuil.

—Essayons toujours, dit Clerc.

—Oui, partons, faisait Gérard, tout pâle.

Ils étaient seize, de tous les escadrons. En chemin, ils rencontrèrent Pestel, et Pestel se joignit à eux. Plus loin, ils hélèrent un groupe d'officiers, et ceux-ci les suivirent, demandant :

—Où allez-vous ?

—Mauregard nous quitte, nous allons à la gare.

—Ah ! le père "Sabre au clair" !...

Ils emboîtaient le pas. Un coup de sifflet traversa la nuit.

—Dépêchons, commanda René qui tenait la tête.

A l'entrée des salles d'attente, René s'arrêta un quart de seconde, ébloui par la vive lumière. Médéric se trouvait là. Il vit les officiers, derrière, comprit et dit :

—Mon lieutenant, pressez-vous, le train part.

Ils n'eurent que le temps de passer sur le quai. Le train s'ébranlait. René tout en courant le long des wagons, appelait :

—Mon colonel ! mon colonel !

Mauregard parut à la portière, tout en noir ; Régine à ses côtés. Il aperçut, dans la flambée de lumière des baux, ses officiers, en rang, la main au képi, immobiles. Il se découvrit :

—Ah ! mes enfants, messieurs, cria-t-il, sa voix retrouvant l'énergie d'antan, je n'oublierai jamais cette minute. Merci. Adieu !

Régine avait reconnu Gérard. Elle se rassit, toute tremblante. Il pensait donc toujours à eux, à elle, puisque, désertant la fête, il était accouru ?

Le train, maintenant, filait dans l'ombre, s'engouffrait sous les ponts, trépidait le long des rampes nombreuses en ce pays accidenté, emportant l'une loin de l'aimé, l'autre loin du 24.

## CIII

## M. de Fonberlot, Vicomte !

René, le lendemain, s'habillait lorsque Lorillard entra.

—Mon lieutenant, dit-il, une lettre pour vous.

L'officier reconnut sans peine l'écriture de Régine. Il interrogea Lorillard :

—Le colonel s'est décidé au départ tout d'un coup, n'est-ce pas ?

—Oui, mon lieutenant. Je revenais de la fête. Mademoiselle, les yeux rouges, allait, en silence, de sa chambre à la salle à manger. Je servis un diaer froid, puis on me rappela, cinq minutes après. Personne n'y avait touché, au poulet. Le colonel me dit : "Lorillard, mon garçon, nous partons ce soir. Je te charge d'emballer les meubles, tout le ménage. M. René et l'adjutant, mon secrétaire, t'aideront de leurs conseils, et puis, tu m'a mènera le tout, par le chemin de fer." "Va me chercher une voiture." Et mademoiselle, acheva Lorillard, m'a donné cette lettre.

—C'est bien, Lorillard, tu es un brave garçon. J'irai te voir tantôt.

René, maintenant, devinait le drame intime, les douleurs inconsolées et inconsolables pour longtemps — de Régine et de son père. Il ouvrit la lettre. Elle répétait, en substance, sous d'autres termes, ce qu'avait dit Lorillard ; elle était empreinte, surtout, d'une profonde mélancolie.

René passa presque toute cette journée dans la maison de la route d'Aixe. Le lendemain, vers neuf heures, il descendait au quartier, tout songeur, quand un quidam se planta devant lui, en s'écriant joyeusement :

—Bonjour, monsieur Lemayeur !

René leva les yeux, et répondit :

—Monsieur de Fonberlot ! Vous êtes ici !

—Eh ! oui, moi. Me voici, pour de bon, au 24 flambarde Heureux ! oh ! heureux ! J'étais de la fête, avant-hier, et je vous ai tous reconnus : de Savenay, de Vandières et vous. Avec tant d'amis, je vais être ici comme un coq en pâte. D'autant plus qu'on m'a affecté à votre escadron, le 1er...

—Sans doute, dit René.

Ils arrivèrent à la caserne. Baligand, de la salle du rapport, appelait René, qui s'excusa en disant :

—Vous voyez ces hommes, à la porte de l'écurie, c'est le premier ; allez, il vous piloteront.

Perchepin, Médéric, Guillout, Loupot, Denis, sous la surveillance de Tournillon, procédaient au pansage, muets comme des carpes. Ils avaient tous, sauf Médéric, joliment mal aux cheveux... et une soif !

Fonberlot, envoyé par René, arrivait en ce moment. Il était en habit, cravate blanche, camélia fané à la boutonnière, souliers vernis et chapeau haut de forme.

—Messieurs... commençait-il.

Ce vocable était si surprenant, en ce lieu, que tous se retournèrent, comme un seul homme, l'éponge, l'étrille ou la fourche en l'air.

—Tiens ! s'écria Denis, rigolo, un garçon d'honneur !

Et les autres, à tour de rôle :

—Tu cherches ta noce ?

—T'as perdu ta bonne amie ?

—Comment qu' tu t'appelles ?

—Le vicomte de Fonberlot... Je cherche la chose, le magasin... J'arrive au corps, au flambarde... sursis de deux ans, faiblesse de constitution.

—L' flambarde, c'était avant-hier.

—Mince, un vicomte, un duc, un prince !

—Il est au fond, à droite, le magasin, va, fit Guillout.

—Eh bien ! conduis-moi, toi ?

Guillout secoua la tête, et, sans rire :

—A droite, j'entends pas ; à gauche.

—Hein ?

—Il est sourd, fit un autre.

—On prend les sourds, à présent ?

—On prend tout, les sourds, les borgnes, et les garçons d'honneur.

Fonberlot, ahuri de cette réception, de ces foux de file, se tournait à la gauche de Guillout répétant :

—Indique-moi le magasin ?

—Bien, compris, mon prince ; on finira par s'entendre. Faites sentir l'éperon, un demi-tour, ren lez la main. A hauteur de la cantine, halte ! Justement, Flipotte dort. Connais-tu la cantine, blaireau ?

—Blaireau ! Fonberlot, te dis-je !

—Il connaît pas. Quelle moule ! Le magasin, nom d'un polochon, à hauteur de la cantine, côté n ontoir, la botte à gauche. Rendez, et au trot, en avant ! Oh ! la terrible soif de soif !

Un vicomte, un prince, ce bleu qui portait sur le ventre une chaîne en or et des bagues aux doigts ! C'était une veine, tout de même, ce matin que les gosiers étaient secs comme des peaux de tambour. Ils lui formèrent bien vite une garde d'honneur, en répétant :

—Rendez la main, au trot !

Tournillon revenait à ce bruit.

—Qu'est-ce que vous fichez, vous autres, à rigoler comme des baleines ? Si vous m' faites attraper par Picard...

—Tiens ! interrompit Fonberlot, Tournillon, mon brave Tournillon. Bonheur ! Bonjour, ma vieille. Eh bien ! quoi, quoi donc ?

Tournillon reculait, le regardait de très haut, avec une suprême indifférence.

—Eh bien ! quoi, hurlait Flipotte, qui éveillé en sursaut, du plus ravissant des rêves, par la voix de Baligand, n'était rien moins qu'aimable. Qu'est-ce que vous voulez, vous le petit père ?

—Je... cher... che le maga... magasin... mon... lieutenant, officier... mon... sieur.

—Un magasin de nouveautés, peut-être ?

—Ah ! mon Dieu, murmura Fonberlot, il ne comprend rien.

—Quoi ? J' suis un abruti, dites-le donc !

—C'est un bleu, mon lieutenant, expliqua Médéric.